

La Consolation dans le Chant

A Henry Maubel.



EST le titre d'un lied de Schumann, et il me rappelle toujours la phrase que, dans sa *Bérénice*, Edgar Poë fait dire à son triste et bizarre héros, qui la cite d'après, dit-il, Ese Zaiat : « Mes compagnons m'assuraient qu'en visitant la tombe de mon amie, je trouverais quelque adoucissement à ma peine. » J'ai toujours considéré la musique, sous quelque forme qu'elle m'apparût, comme une consolation. J'entends par là que même si mon esprit ne s'attachait pas à un chagrin présent et défini, toute visite à la musique, décidée par une impulsion subite, me semblait faite pour consoler un chagrin latent, possible, futur, et jamais je ne suis sorti de la musique sans me sentir réconforté, alors même que j'y étais entré sans avoir à me plaindre de rien de précis.

Il y a peut-être au fond de toute musique une *Bérénice* qui, pareille à toutes celles que nous avons tous perdues, idées, illusions ou femmes de chair, sommeille en attendant que notre visite à sa tombe allège nos peines conscientes ou inconscientes. Celui de nous qui croit le moins avoir à se plaindre a toujours quelque chose à déplorer. La musique est là, fleuve que nous côtoyons, prêt à entraîner au rythme Immortel de ses ondes les souvenirs que nous y jetterons : et le fleuve, c'est l'homme qui l'a détourné de l'infini et capté pour sa joie et sa douleur. C'est son fleuve. C'est son affluent du moins, bien à lui : et de même qu'il a su contraindre le torrent à fournir sa force farouche à ses usines de lumière et de mouvement, de même il sait contraindre le flot musical à se condenser en consolation toujours prête pour raviver les énergies de son âme.

Aimer la musique, c'est posséder une de ces stations de force sur la rive du grand affluent qui allait se perdre dans le fluide vital universel avant que le génie humain en fixât l'électricité spéciale dans l'orchestre. Aimer la musique, c'est savoir le secret d'être consolé, c'est savoir où se trouve le tombeau de *Bérénice* et pouvoir se mettre en marche vers lui dès qu'on en sent le désir : c'est pouvoir comparer la qualité de sa mélancolie à l'éternel modèle de mélancolie qui dort sous les ondes de la musique — et toute comparaison de douleurs est une diminution de douleurs.

La douleur est un désaccord de notre rythme individuel et du rythme universel. L'amour est une tentative que fait notre rythme individuel pour devenir, malgré la limitation de nos sens, le rythme universel. La musique prend notre petit désaccord dans son immense mouvement et ainsi l'annule : la musique nous surélève au-dessus de nos sens et nous mêle à l'amour, et ainsi elle nous délivre de la douleur.

Le chant n'est guère que l'expansion disciplinée du sanglot qui s'énonce et va rejoindre le grand rythme dont chacun de nous est un peu fait. La merveille de la musique, plus que de tout autre art, est qu'en chantant sa peine on crée son oubli, et la minute où on l'a le plus intensément décrite est celle où on la rejette de soi. On n'en est plus chargé, on la restitue — car nous n'avons pas plus le droit de garder une douleur pour nous seuls qu'une idée, et la douleur et l'idée veulent sortir, planer, être sues, et tourmentent le corps qui les enferme. La peine est chantée : *Ite, missa est...* « Allez, elle est envoyée. » Et elle ira où il faudra, et jamais plus elle ne s'arrêtera. Elle se mêlera au rythme universel où d'autres êtres iront la puiser à leur tour, et la consolation s'alimente de la douleur qui l'invoque.

Nos chagrins personnels projettent ainsi des ombres démesurées, et nos petits sanglots font de grandes harmonies. Quand je me détourne, au concert, du paysage

obsédant de l'orchestre pour contempler cette foule ivre de mutisme, profondément baignée dans les houleuses sonorités, je songe à la ville d'Ys dont, par temps clair, et à cause du soleil vertical sur l'azur, les marins voyaient jadis, tout au fond de l'Océan, briller les dômes et les tours, et d'où leur parvenait le son affaibli des cloches. Et il me semble, à moi aussi, entendre le son des petites cloches des âmes noyées dans la colossale vibration de l'orchestre qui, dans la cathédrale sonore, en refait avec une beauté unitaire le *Te Deum* de la consolation triomphante.

Cette transfiguration collective, le lied l'accomplit pour l'être isolé. La consolation par l'orchestre modifie l'état d'âme d'une assemblée : la consolation dans le chant est l'apanage de tout être sensible. La foule et l'orchestre se parlent de foule à foule, de puissance à puissance ; le lied et l'homme s'échangent confidentiellement. L'homme le plus capable de ressentir une peine et d'en pénétrer le sens et la raison secrète, d'en tirer profit moralement, est aussi le plus capable de ressentir la musique. Car nous sommes les produits d'une addition de peines qui nous ont menés à comprendre — et toute peine étant un désaccord rythmique entre l'univers et nous, et tout désaccord créant le désir de l'accord, à toute peine s'offre une compensation de musique, et la musique peut être définie : la somme des compensations latentes de l'humanité avertie par la douleur, ou encore : le mode de transformation des peines individuelles en révélations universellement compréhensibles.

« Avec nos grandes peines faisons de petites chansons, a dit Henri Heine, avant le pauvre Lélian. Avec toute petite peine la musique refait un grand lied, et rien ne lui semble banal. C'est même par les choses banales qu'elle rajeunit son miracle constamment inattendu. Car nous appelons banal tout ce qui est immuable et essentiel, tout principe fondamental, et jusqu'au jour qui nous éclaire et jusqu'à l'amour qui nous crée, nous exalte et nous perpétue ; notre peur de disparaître nous fait appeler banales toutes les choses majestueuses qui nous survivront, et cette vengeance d'éphémères nous contente, et berce un temps notre ennui. L'homme n'est qu'un lied de joie et de peine dont l'étui de chair s'égaré au milieu des vastes éléments symphoniques de la vie. La musique lui fait comprendre que, malgré cet emprisonnement passager, sa mélodie d'âme participe du rythme de ces éléments qui lui semblent étrangers ou hostiles. Il s'entrelace à l'existence comme un trait de violon sinuant à travers le tissu d'un orchestre restant pourtant perceptible. La musique symbolise constamment sa destinée. Toutes les langues sont des dialectes qui divisent les hommes : la musique est le langage qui les réunit.

Là sont les raisons mystérieuses qui font la qualité du silence devant la musique, silence immédiat qui ne ressemble à aucun autre. Nous ne pouvons faire un geste sans certifier une longue série de lois éternelles, mais nous n'y songeons pas : que soit fait, pourtant, le simple geste de frôler un instrument et d'en émouvoir quelques harmonies, à l'instant nous avons la certitude d'être déjà en route pour sortir de nous-mêmes — déjà en route vers le tombeau de Bérénice pour trouver le soulagement de notre peine. La musique évoquée apparaît comme le barde au milieu des rois sombres qui espèrent de sa harpe le remède à leurs soucis. Et comme ils jetaient au cou du chanteur errant leur chaîne d'or, sans rien dire, nous suspendons au lied qui passe la chaîne de nos pensées les plus précieuses, et elles accompagnent son souvenir. Notre peine nous a quittés, nous nous sentons un peu seuls, et nous songeons à elle en devinant déjà l'approche de celle qui la remplacera.

Les hommes se consolent avec des mots. Mais la caste de ceux qui se consolent avec des sons est limitée et spéciale. Une telle consolation est sensuelle : c'est une passion. Elle engendre des coutumes morales particulières. Elle permet à l'être qui la recherche des références soudaines qui ne donnent ni l'excès charnel, ni l'alcool ni

l'opium, ni les autres moyens d'oubli que l'homme a appelés à son aide soit pour se projeter dans l'infini, soit pour en bannir la hantise, selon que le désir ou la terreur d'être confondu aux lois générales de la destinée le visitent et l'hallucinent. Une telle consolation est infiniment tyrannique en sa douceur. Elle transforme celui qu'elle réconforte. Il ne se retrouve jamais lui-même tout entier, celui qui a une fois demandé à la musique de l'arracher au malheur. S'il lui a confié le petit rythme qui le fait vivre, il devient pareil à l'homme qui a confié son devoir à une colossale entreprise : ce rien fructifie, cette goutte d'or mêlée à l'océan d'or devient à son tour un flot d'or, mais par une série de mécanismes que le bénéficiaire ne sait pas toujours comprendre, et il ne pourrait même retirer son avoir devenu fortune. Ce qui était à lui est maintenant partie intégrante d'une chose qui fonctionne au-dessus de lui par un jeu de forces supérieures. Ainsi celui qui a admis l'émotion et la consolation musicales dans son existence est devenu plus esclave que l'alcoolique, le fumeur d'opium, l'éthéromane ou le luxurieux. Il a contracté une alliance non avec un vice, mais avec une dépersonnalisation suprême ; il a permis à sa brève existence, à sa petite courbe personnelle, d'être tangentes à la courbe des mondes, il en a appelé du moment présent à l'éternité — et le goût de l'éternité ne le cédera plus sur ses lèvres aux fadeurs du bon sens et de la plate résignation.

C'est pourquoi la consolation dans le chant est de celles qu'il ne faut pas demander étourdiment et sans une sérieuse enquête sur soi-même. Ce n'est pas le remède de tous. Il ne faut pas s'acheminer vers le tombeau de Bérénice si l'on n'a point aimé Bérénice. Il ne faut pas feindre d'avoir besoin de la musique. Ce n'est pas la musique qui nous apprend à comprendre l'utile et puissante beauté de la douleur, mais bien la douleur celle de la musique : et celui qui n'arrive pas à elle avec tout un viatique de peines fécondes, celui-là ne la connaîtra pas. Il ne fera qu'en réciter les formules, en dénombrer les signes, en estimer les moyens. Il sera un luthier, mais il ne jouira point du chant de la lyre. Car le sens de la musique n'est point la conséquence esthétique d'une science, mais le contact d'un élément, rendu possible par une longue préparation mentale et morale, et c'est cette préparation qui importe, plus que l'ingéniosité intellectuelle. Celui qui n'a pas trouvé dans la musique un ami capable d'enlever de sa poitrine étouffée le poids que tous ses amis humains n'en avaient pu ôter, celui qui n'a point senti que sans elle il mourrait, celui qui n'a pas préféré, fût-ce une minute, cette fée immatérielle à toutes les maîtresses réelles, celui-là n'aura pas à escompter ce suprême recours : le chant ne l'élèvera pas au-dessus de soi-même, le tombeau visité ne le consolera pas.

Camille MAUCLAIR.